**Association Bioéthique et Liberté**

**Conférence « Bioéthique et genre »**

**Le 31 mars 2018**

**Introduction : Christiane Vienne, présidente**

**Comment la réflexion sociale est-elle passée de l’ordre naturel des choses à la question du genre ?**

**« Or, toujours, la femelle fournit la matière, et le mâle le principe créateur : c’est là, en effet, selon nous, la fonction propre à chacun d’eux, et c’est cela être femelle et être mâle … Le corps est fourni par la femelle et l’âme par le mâle. (Galien, 2.4.738 b 20-23 – cité par Thomas Laqueur).**

**« … Comme principes de la génération on pourrait poser à juste titre le mâle et la femelle, le mâle comme possédant le principe moteur et générateur (la cause efficiente), la femelle comme principe matériel (Galien, 1.1.716 a 5-7 – cité par Thomas Laqueur).**

Chers amis,

Le sujet de nos échanges d’aujourd’hui est complexe et vaste et ouvre la voie à une approche pluridisciplinaire.

J’ai choisi de l’introduire par une réflexion sur le corps et le sexe et la manière dont, à travers le temps, la médecine a étudié le rapport entre les deux.

Et ensuite, d’aborder brièvement la question de comment la différence de sexe est devenue la question du genre.

Ce faisant, je n’ai pas l’ombre d’une prétention à l’exhaustivité et mon propos sera, par la nature même de l’exercice, limité à une approche à la fois généraliste et plurielle.

**1. Le sexe unique ou le modèle à une seule chair.**

De l’antiquité au XVIIe siècle, la médecine ne reconnait qu’un seul sexe, une seule chair, la femme étant un homme inversé :

« Figurez-vous les parties génitales qui s’offrent les premières à votre imagination, n’importe lesquelles, retournez en dehors celles de la femme, tournez et repliez dedans celles de l’homme, et vous les trouverez toutes semblables les unes aux autres » Galien de Pergame (vers 130-200)- Oeuvres Anatomiques, éd. Ch. Daremberg.

Cette conception de Galien ne diffère en rien de celle de son prédécesseur Hippocrate environ 500 ans plus tôt.

L’idée que le squelette de la femme puisse être différent de celui de l’homme n’apparaît qu’au XVIIIe siècle.

« De même, en latin ni en grec, ni d’ailleurs en aucune langue vernaculaire européenne jusqu’aux alentours de 1700, on ne trouve le moindre terme technique pour désigner le vagin comme le tube ou la gaine dans laquelle le pénis, son opposé, s’engage et par lequel l’enfant vient au monde ». Thomas Laqueur « La fabrique du sexe ».

D’une manière générale l’on peut affirmer que la médecine, les conceptions médicales, ne sont pas indépendantes des sociétés dans lesquelles elles évoluent et elles contribuent largement à les structurer, les organiser. La manière de voir l’homme et la femme, de hiérarchiser et de sectoriser leurs rôles dans la société est profondément ancrée dans le modèle unisexe. D’une certaine manière, la conception médicale vient renforcer les convictions de la société autant que la société influence les convictions médicales.

Revenons à Galien : « Or, de même que l’espèce humaine est la plus parfaite de tous les animaux, au sein de l’humanité l’homme est plus parfait que la femme, et la raison de sa perfection est son excès de chaleur, car la chaleur est l’instrument premier de la Nature ».

La chaleur est l’instrument premier de la nature et la différence de chaleur produit soit un mâle soit une femelle dans une conception où les deux sexes, la même chair, produisent du sperme.

Hippocrate (-460 à -377) : « Si les deux partenaires produisent du sperme fort, il en résulte un mâle ; si tous deux produisent du sperme faible, une femelle verra le jour ; et si chez l’un des partenaires la bataille a tourné à l’avantage du faible, tandis que chez l’autre c’est le fort qui a pris le dessus, le sexe de la progéniture est déterminé par la quantité de sperme produite ».

Les constructions sociales qui en découlent sont claires, la femme est faible, l’homme est fort, chacun occupe une place qui lui est naturellement affectée. La femme étant un homme quelque peu « raté », elle lui est naturellement inférieure.

Toujours selon Aristote (Les Economiques) : « La volonté divine a disposé la nature de l’homme et celle de la femme à la vie en commun. Les deux sexes, en effet, se distinguent l’un de l’autre en ce que leur potentialités respectives ne s’appliquent pas indifféremment aux même tâches mais à des tâches … parfois opposées entre elles ».

Selon Aristote, comme l’exprime Vicky Spellman (citée par Thomas Laqueur) « une femme » est « une femelle qui est libre » ; un « homme », un mâle qui est citoyen ; un esclave est une personne dont l’identité sexuelle n’a aucune importance. Autrement dit, pour Aristote, les esclaves n’ont pas de sexe parce que leur genre est politiquement insignifiant.

Thomas Laqueur ne dit pas autre chose quand il écrit :

Pour Aristote, c’est le *sperma* qui fait l’homme et sert de synecdoque pour le citoyen. Dans une société où le travail physique était signe d’infériorité, le sperme évite le contact physique avec la catamenia (les menstrues) et accomplit son travail par intellection. Le *kurios,* la force qu’a le sperme d’engendrer une vie nouvelle, est l’aspect corporel microcosmique de la force de délibération du citoyen, de sa puissance rationnelle supérieure et de son droit de gouverner. Autrement dit, le sperme est comme l’essence du citoyen. Inversement, Aristote employait l’adjectif *akuros* pour décrire à la fois l’absence d’autorité ou de légitimité politique, et l’incapacité biologique par laquelle, à ses yeux, se définissait la femme. Elle est politiquement tout comme elle est biologiquement : pareille à un garçon, c’est à dire une version impuissante de l’homme, un *arren agonos*.

« Dans un monde public à très forte dominance masculine, le modèle unisexe, affichait ce qui était déjà on ne peut plus clair dans la culture au sens plus général : l’homme est la mesure de toutes choses, et la femme n’existe pas en tant que catégorie ontologiquement distincte. Tous les mâles ne sont pas masculins, puissants, honorables ni n’exercent le pouvoir et, en chacune de ces catégories il est des femmes qui dépassent les hommes. Mais l’étalon du corps humain et de ses représentations demeure le corps mâle ».

Cette représentation des corps va considérablement influencer les rôles confiés aux hommes et aux femmes dans la société, leur capacité d’action, et ce jusqu’au XVIIe siècle et bien au delà car le passage d’une conception médicale du sexe unique à deux sexes distincts (d’une seule chair à deux chairs distinctes) se fera sans modification du rôle social des unes et des uns.

Le 17e siècle est charnière en ce sens que les évolutions de la médecine vont permettre la mise en lumière de la différence biologique et que l’assignation des rôles sexués va en être bousculée sans pour autant être révolutionnée.

« Les Femmes savantes » écrites par Molière en 1672 illustrent les conséquences de la vision du « sexe unique » au 17e siècle.

La philosophe Catherine Kintzler propose une très intéressante analyse dans son article « Les femmes savantes de Molière : savoir, maternité et liberté ».

La question de départ posée par l’auteure est la suivante :

« Lorsqu’on vous serine à longueur de journée et toute votre vie que votre intériorité est constituée et épuisée par le fonction de reproduction comment conquérir la liberté ? «

La question posée est fondamentalement celle de l’accès au savoir dans un mode dans lequel les destins féminins se résument, comme le souligne Armande (l’ainée des filles de la famille) à « un idole d’époux et à des marmots d’enfants ».

Comme le souligne Catherine Kinzler : « Henriette (la plus jeune des filles de la famille qui souhaite épouser Clitandre, ancien prétendant d’Armande) avance au contraire l’idée d’une distribution naturelle des personnes, les unes étant vouées au corps, les autres à l’esprit. Au-delà des personnes expressément visées par Henriette, c’est bien la distribution sociale des sexes qui est concernée, présentée comme issue des justes règlements du Ciel. »

Du point de vue de la puissance maternelle que nous n’avons pas abordée jusqu’ici et qui est transversale aux deux mondes, celui du sexe unique et celui des deux sexes l’auteure rappelle :

« Plus cette puissance est grande, et plus il faudra pour la contrôler la mettre sous tutelle : pour s’approprier la puissance porteuse des femmes, les hommes n’ont pas d’autre solution que de s’approprier le corps de celles-ci du moins durant le temps de leur fécondité en vouant les femmes à la reproduction et en les détournant de tout autre intérêt. » … « Les Femmes savantes reviennent sans cesse sur la distinction esprit/sens, esprit/matière, âme/corps ; distinction qu’elles tranchent toujours en termes de séparation et d’opposition ».

La conclusion de cette réflexion n’est pas réjouissante pour les femmes :

« Les Femmes savantes misent sur le savoir pour s’élever. Mais il faut aller jusqu’à l’extrême point de cette idée : s’élever, s’émanciper, ce n’est pas possible réellement pour elles puisque tous les chemins leur sont fermés. Il ne leur reste, pour vivre vraiment, pour vivre autre chose que les grossesses et l’obéissance, qu’une vie fictive ».

Entre le couvent ou le refus de l’amour et le célibat, Armande est prisonnière d’un système qui ne lui laisse aucune chance d’épanouissement.

L’expression de Sarah Kaufman (philosophe française 1934-1994) « l’anatomie c’est le destin » prend ici tout son sens.

**2. Le monde des deux sexes ou la dissociation des sexes ou le modèle à deux chairs.**

A partir du 18e siècle, les progrès de l’anatomie devraient logiquement amener une autre vision du corps des femmes.

Si Bartholin (premiers dessins de l’appareil génital féminin en 1668) exprime clairement que les organes sexuels des femmes ne sont pas ceux inversés des hommes, il en tirera la conclusion surprenante que le clitoris et le vagin constituent les pénis des femmes.

Plus précis encore, Fallope, considérait que « toutes les parties qui sont chez les hommes fussent présentes chez les femmes ». Car, bien qu’il ait une vision claire de l’appareil génital féminin, il confirme l’idée qu’il ne peut y avoir qu’une seule espèce humaine dont l’homme est la norme ! A la fin du 18e siècle les anatomistes produisent des illustrations détaillées du squelette féminin et le monde scientifique reconnaît deux sexes.

Et donc, fin 18e et début 19e siècle, la différence des sexes est établie scientifiquement sans provoquer cependant de remise en question de l’ordre établi.

Poullain de La Barre (1647-1725) , réfute le fondement scientifique de l’inégalité naturelle entre hommes et femmes, l’esprit étant détaché du corps, il ne peut avoir de sexe. « l’Esprit n’a pas de sexe » dit-il et il encourage l’éducation des femmes, ce qui lui vaut d’être considéré comme le premier féministe.

Sur le plan de la théorie politique Hobbes et Locke partagent cet avis mais en tirent des conclusions qui renforcent le rôle des hommes à la tête de l’état et du contrat social.

Ainsi, Locke écrira-t-il : « La dernière détermination, la Règle, doit bien être placée quelque part, elle incombe naturellement à l’Homme, comme le plus capable et le plus fort ». Pour Hobbes, c’est la fonction de reproduction des femmes qui les rend inférieures aux hommes et incapables de s’occuper des affaires publiques.

Cela modifia-t-il les perceptions du rôle des unes et des uns ?

Selon Thomas Laqueur :

« En vérité, le rejet du vieux modèle du sexe et du corps, pris qu’il était dans les filets de le théologie et de la métaphysique, faisait manifestement partie du grand projet des Lumières : en finir avec des millénaires de cléri-culture et de philosophie pour mettre à leur place une histoire naturelle de l’homme. Une nature organique, un corps fermé, autonome et moralement déterminant évincèrent le vieux corps ouvert du modèle unisexe.

Après la Révolution Française, « L’effondrement des ordres anciens où chacun avait sa place désignée, des anciennes frontières entre public et privé, se traduisit par la création d’une nouvelle sphère publique, exclusivement masculine, d’où leur essence corporelle même excluait les femmes. L’idéologie domestique, par exemple, n’était possible qu’en raison de la vertu morale intrinsèque et de la quiétude sexuelle de la femme ».

3**. Et le sexe devint le genre ou la chair devint le sexe/genre.**

Au 19e siècle, si la différence des sexes est clairement établie, les évolutions scientifiques et l’intérêt pour la sexualité vont produire une nouvelle grille de lecture, dans laquelle identité de genre et sexualité vont s’influencer.

Selon Foucault (histoire de la sexualité 1- La volonté de savoir), à partir du XVIIIe quatre grands ensembles stratégiques vont s’articuler afin de constituer une politique du sexe, une bio politique du sexe et donc un nouveau regard sur le corps des femmes :

* L’hystérisation du corps de la femme : la femme destinée à donner des enfants en bonne santé, à être le pilier de la famille et de la société doit être en capacité de le faire, être en bonne santé physique et psychique et donc fait l’objet d’une médicalisation accrue et d’un contrôle social accru.
* La pédagosisation du sexe de l’enfant : l’enfant doit devenir un adulte sain, capable de procréer des enfants sains, la lutte contre l’onanisme va devenir une obsession de la société et du corps médical. L’enfant doit être protégé de toute sexualité et contrôlé voire puni sévèrement en cas de faute … filles et garçons séparés, surveillés etc. …
* La socialisation des conduites procréatives : faire des enfants, refuser la contraception et bien plus encore le rejet de l’avortement sont des valeurs enseignées aux jeunes filles afin qu’elles accomplissent leur rôle.
* La psychiatrisation du plaisir pervers : qui passe par la condamnation de l’acte à la personnification, par exemple, de la condamnation de l’acte de sodomie l’on va passer à la condamnation de la personne - de l’homosexuel -qui devient, en soi, une catégorie spécifique d’être humain.

La définition précise des comportements sexuels, leur catégorisation et leur hiérarchisation vont permettre le contrôle et la sanction de tout ce qui est considéré comme déviance. Le genre ne concerne plus seulement les femmes mais aussi tous ceux qui vivent une sexualité marginale.

Foucault « A partir du 18e siècle, un monde de la perversion se dessine, qui est sécant par rapport à celui de l’infraction légale ou morale, mais n’en est pas simplement une variété. Tout un petit peuple naît, différent, malgré quelques cousinages, des anciens libertins. De la fin du 18e siècle jusqu’au nôtre, ils courent dans les interstices de la société, poursuivis mais pas toujours par les lois, enfermés souvent mais pas toujours dans les prisons, malades peut-être mais scandaleuses, dangereuses victimes, proies d’un mal étrange qui pour aussi le nom de vice, parfois de délit. »

« Longtemps, les hermaphrodites furent des criminels, ou des rejetons du crime, puisque leur disposition anatomique, leur être même embrouillait la loi qui distinguait les sexes et prescrivait leur conjonction ».

La question du genre associe à la foi la question de l’assignation des rôles qui plonge ces racines très profondément dans l’histoire de l’humanité et celle plus récente de la hiérarchisation des pratiques sexuelles et des prises en charge médicales des anomalies des organes génitaux. L’association de ces trois thématiques provoque de la confusion, parfois utilisée pour discréditer la recherche de l’égalité réelle entre les hommes et les femmes.

Ainsi comme le rappelle Thomas Laqueur : « … que la recherche biologique sur les femmes souffre ou ait souffert d’un fort travers misogyne, souvent ouvertement affiché, est un fait : à l’évidence, la science a historiquement contribué à rationaliser et légitimer des distinctions, non seulement de sexe, mais aussi de race et de classe au détriment des démunis ».

« … Comme les chercheurs féministes l’ont démontré d’abondance, c’est toujours la sexualité de la femme qui est constituée : la femme est la catégorie creuse. La femme seule semble posséder « un genre » puisque la catégorie elle-même se définit comme l’aspect des rapports sociaux fondé sur une différence entre les sexes, où l’homme a toujours été la norme.

Le monde du sexe unique, de la chair unique tout comme celui des deux sexes ne catégorise ni ne distingue les modes de sexualité mais un rapport physiologique au corps, hétéro ou homo sont des concepts qui n’existent pas.

C’est le passage au 19e siècle de l’introduction de la sexualité dans le contrôle social, dans la gestion politique de la sexualité qui produit la catégorisation… ou l’inverse, c’est la catégorisation qui permet la gestion politique, que ce soit dans les politiques de natalité, ou dans la répression des formes de sexualité qui se situent en marge de la norme hétérosexuelle.

Pour contrôler il faut définir, classer et hiérarchiser afin de criminaliser ce qui ne correspond pas aux objectifs politiques de l’état.

**4. Conclusions**

L’histoire du féminisme, d’Olympe de Gouges à Judith Butler, témoigne de la difficulté à faire entendre la voix des femmes, car il ne s’agit de rien de moins que de bouleverser l’ordre naturel des choses.

C’est ce que confirme Judith Butler dans son ouvrage « Défaire le genre »,

: « Le genre est le dispositif par lequel le masculin et le féminin sont produits et normalisés en même temps que les formes interstitielles hormonales, chromosomiques, psychiques et performatives du genre ». Et elle ajoute : « En fait, la norme ne persiste en tant que norme que dans la mesure où elle est actualisée dans la pratique sociale, ré idéalisée et ré instituée dans et au travers des rituels sociaux quotidiens de la vie corporelle ».

La norme peut donc évoluer, elle vit en nous, grâce à nous et nous la reproduisons.

La question de l’émancipation de la norme est au cœur de notre débat d’aujourd’hui : la bio éthique et le rapport au genre.

Interroger le genre, comprendre comment le rapport au corps, à la vie a évolué au cours des siècles, c’est déjà s’émanciper des idées reçues et contribuer à une vision plus épanouissante du rapport entre genre, sexe et bio éthique.

En conclusion, je citerai encore Judith Butler : « La critique des normes de genre doit se situer dans le contexte des vies telles qu’elles sont vécues et doit être guidée par la question de savoir ce qui permet de maximiser les chances d’une vie vivable et de minimiser la possibilité d’une vie insupportable ou même d’une mort sociale ou littérale ».

Notre colloque d’aujourd’hui s’inscrit dans cette veine, maximiser les chances d’une vie vivable !

Belle réflexion à tous !

Christiane Vienne

**Bibliographie** :

Bard Christine : **Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940.** France. Ed. Fayard 1995

Bonnet Marie-Jo : **Les relations amoureuses entre les femmes XVIe-XXe siècle.** Paris. Ed. Odile Jacob 1995.

Butler Judith : **Défaire le genre**. Clamecy. Ed. Amsterdam 2016

Butler Judith : **Trouble dans le genre.** Paris. Ed. La Découverte 2005

Butler Judith et Athanasiou Athena : **Dépossession.** Biennes-Berlin. Ed Diaphanes 2013

Foucault Michel : **Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir**. Paris. Ed. Gallimard 1976.

Foucault Michel : **Histoire de la sexualité 4. Les aveux de la chair**. Paris. Ed. Gallimard 2018

Gazalé Olivia : **Le mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes.** Paris. Ed. Robert Laffont 2017

Kinsler Catherine : **Les femmes savantes de Molière : savoir, maternité et liberté.** Blog Mezetulle 2015

Laqueur Thomas : **La fabrique du sexe**. Paris. Ed. Gallimard 1992, Folio Essais

Pinsart Marie-Geneviève : **Genre et bioéthique**. Ouvrage collectif. Paris. Ed. Librairie philosophique J. Vrin 2003

Riot-Sarcey Michèle : **Histoire du féminisme.** Paris. Ed. La Découverte 2015

Storti Martine : **Sortir du manichéisme, des roses et du chocolat.** Paris. Ed. Michel de Maule 2016